

Aussi quand, en mai 1847, cette existence prit fin, le deuil fut à peu près général dans Paris. Il semblait qu'un grand souverain venait de mourir. C'était, en effet, un monarque de la science qui quittait des sujets dont beaucoup lui étaient redevables de la vie; et puis, quand assis sur le fauteuil et au bureau du grand empereur, lui aussi dictait ses ordonnances, il y avait, là aussi, des arrêts de vie ou de mort.

VII.

Lisfranc, en mourant, laissait le souvenir de ses bienfaits dans l'âme d'un peuple ému, et ces traces se révélèrent à ce moment solennel sous la forme la plus touchante.

L'assistance était immense : on remarquait à ces obsèques presque tous les médecins, tous les jeunes gens de l'École de médecine, toute l'école du Val-de-Grâce de Paris, en costume, et conduite par ses deux chefs, MM. Alquié et Baudens : une députation de l'Académie, dans laquelle on distinguait le secrétaire perpétuel, M. Pariset, qui s'était arraché au chevet de sa femme mourante pour remplir un pieux devoir ; le Président de la Chambre des Députés, des représentants du Conseil municipal, de l'Institut et du Jardin des Plantes, de la presse ; quatre professeurs de la Faculté qui sont venus au nom d'une vieille amitié honorer la mémoire du grand chirurgien, auquel la Faculté en corps avait refusé cet hommage.

Les élèves voulaient trainer le corbillard, comme leurs aînés l'avaient fait pour Dupuytren, Boyer, Larrey et Broussais. Des ordres les en ont empêchés. Ce refus leur a été dur, car bien peu de professeurs avaient eu le talent de captiver, d'entraîner la jeunesse à leurs chars, à l'égal de Lisfranc. Il se faisait étudiant comme ses élèves, avec leurs goûts, leurs passions, leurs jangages, le bon, le mauvais côté de la vie de Paris. Il les servait en tout et partout. On avait recours à lui pour le concours, l'inscription, la conscription, les comptes de café ; tant en santé qu'en maladie, c'était pour l'étudiant une providence, à l'abord brusque, mais toujours exorable.